

teste l'ancienne splendeur de ce château. Mais revenons à la tour d'Amélie et à l'événement tragique dont elle fut le théâtre il y a deux siècles et demi.

Il semble que le ciel, dans ses impénétrables décrets, se plaise à marquer d'un sceau de malheur les êtres qu'il destine à éprouver des revers qui dépassent la mesure ordinaire. Amélie d'Orange, dont nous essayons de retracer ici l'histoire, était d'une famille qui semblait vouée au destin le plus cruel. Louise de Coligny, sa mère, avait vu massacrer sous ses yeux le héros à qui elle devait le jour. L'amiral de Coligny venait de sceller de son sang l'attachement qu'il portait à ses croyances religieuses, et de tomber victime de la faiblesse de Charles IX et de la cruelle duplicité de Catherine de Médicis. Le jeune et beau Théligny, qu'il avait donné pour époux à sa fille, venait de subir le même sort, et Louise restait veuve et orpheline bien jeune encore, avec tous les avantages de naissance, de fortune et de beauté qui pouvaient faire de sa main l'objet des désirs ambitieux d'une foule de prétendants.

L'exemple d'une cour corrompue rendant la jeunesse peu scrupuleuse sur les moyens de réussir, Louise dut penser à faire un choix qui la mit à l'abri des poursuites dont elle était l'objet. Parmi les seigneurs qui recherchaient son alliance, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, n'était ni le plus jeune, ni le plus beau ; mais l'âme de Louise savait apprécier des qualités plus solides, et, dès que le temps du deuil de son veuvage fut expiré, elle donna sa main et son immense fortune au héros des Pays-Bas, dont le nom est devenu immortel par l'affranchissement des provinces qu'il arracha à la domination espagnole, et qui apportait dans la communauté conjugale une dot de gloire et d'illustration que ne pouvaient égaler les avantages de tous ses rivaux.

Le choix si sensé et si digne d'une belle âme que venait de faire Louise de Coligny, eut pour elle des suites heureuses. A la fin de la première année qui suivit son mariage, elle donna le jour à un fils, Maurice de Nassau, prince d'Orange, dont les qualités héroïques rendirent le nom fameux. L'année suivante, Louise devint mère d'une fille, qu'elle nomma Amélie, et qui, en comblant les vœux de ses parents, embellit par ses jeux enfantins le noble château de Montfort qu'ils avaient choisi pour leur résidence.

Le prince Guillaume adorait la jeune et charmante Amélie, et, lorsque après les longues absences que nécessitaient les intérêts de la Hollande, il revenait déposer ses lauriers pour n'être plus qu'époux et père, son bonheur était au comble entre une femme chérie et deux enfants dont son cœur paternel aimait à suivre les jeux innocents et à admirer les qualités naissantes. S'il contemplait avec orgueil son fils, dont le jeune front sembloit déjà rayonner de gloire, et dont les amusements guerriers et le caractère bouillant faisaient présager les hautes destinées et la belliqueuse carrière, c'était avec le plus profond attendrissement qu'il serrait sur son cœur la jeune Amélie, dont la figure céleste et l'angélique douceur semblaient appartenir plutôt au ciel qu'à la terre.

Lorsque des raisons d'Etat arrachaient Guillaume d'Orange à ses affections de famille pour le rendre à ses glorieux travaux, il éprouvait une peine que n'étouffaient pas ses préoccupations ambitieuses. Cette peine avait sa source dans l'attachement qu'il portait à sa femme et à ses enfants. Le cœur d'un époux et d'un père battait toujours sous la cuirasse du noble guerrier, et plus d'une fois, au moment des adieux, une larme vint tomber sur la brillante écharpe brodée par Louise et Amélie, et tra-

hir l'émotion de cette âme si belle, qui savait allier les plus douces affections aux pensées élevées de l'homme d'état. Sa dernière caresse était toujours pour Amélie, qui, après s'être arrachée de ses bras, se hâtait de monter sur une des tours de la façade du château, pour voir encore son père descendre la montagne, entouré de sa nombreuse escorte, et lui envoyer un dernier baiser sur une touffe de liserons roses, arrachée aux créneaux.

L'adolescence d'Amélie avait fait place à cette âge brillant de la jeunesse, où tous les trésors de la beauté viennent d'éclorre. Elle achevait son seizième printemps, et l'on aurait cherché vainement une jeune fille plus belle et plus richement douée de tout ce qu'une excellente éducation peut ajouter aux dons de la nature. Le prince Guillaume ne l'avait point encore emmenée avec lui en Hollande, et c'était dans la retraite de Montfort que s'était écoulées les heureuses années de son enfance, sous l'œil vigilant de sa mère, dont l'instruction, supérieure à celle des femmes de son siècle, pouvait suppléer près d'Amélie à toutes les leçons qu'elle eût pu recevoir ailleurs. Mais le prince, fier de sa fille, et sachant de combien de dangers était environné le rang qu'elle occupait, se décida à la tirer de la douce retraite où elle avait vécu jusqu'alors, et à la conduire dans une sphère où elle devait trouver un époux digne d'elle.

Ce ne fut pas sans une pénible émotion qu'Amélie reçut la nouvelle d'un départ qui l'enlevait à ses occupations de jeune fille, à ses fleurs, à ses oiseaux, à sa biche chérie, et (disons toute la vérité) à un objet que son cœur avait distingué, et auquel, presque à l'insu d'elle-même, elle donnait des regrets qu'elle n'eût jamais osé laisser voir.

Parmi les seigneurs des environs, qui, de temps à autre, venaient visiter les nobles habitans de Montfort, le prince Guillaume avait remarqué le jeune baron Olivier de Ragny, orphelin de père et de mère, doué d'une raison précoce et de toutes les qualités qui pouvaient lui mériter une haute renommée. Olivier, à vingt-cinq ans, offrait l'heureux assemblage de tout ce qui peut gagner l'estime des hommes et faire impression sur le cœur des femmes. Si la naissance et la fortune du jeune baron n'étaient pas égales à celles du prince Guillaume, cependant la bannière de la maison d'Orange aurait pu, sans déroger, unir son lion et ses léopards couronnés d'azur aux colombes symboliques qui ornaient l'écu du sire de Ragny ; mais un obstacle plus insurmontable séparait ces deux nobles maisons : le prince d'Orange professait hautement la religion réformée, et Olivier de Ragny était zélé catholique ; ce qui, dans ces temps d'intolérance religieuse, était un motif de rupture des plus douces affections.

Olivier n'avait pas vu deux fois Amélie d'Orange sans ressentir le pouvoir de ses charmes ; mais, connaissant l'inflexibilité des principes du prince, il comprit de suite l'inutilité des espérances qu'il aurait pu concevoir sans cet obstacle. En homme d'honneur, il crut devoir rendre plus rares des visites qui n'auraient servi qu'à alimenter un sentiment sans espoir, et plusieurs mois se passèrent sans qu'il revint à Montfort.

Cependant le bruit se répandit dans tout le canton que le prince d'Orange allait partir pour la Hollande, et que cette fois les deux princesses seraient du voyage. Guillaume était aimé de tous ses voisins, et ceux mêmes qui ne partageaient pas ses croyances religieuses rendaient une entière justice à sa loyauté, à sa bonté, et à cette charité évangélique qui faisait trouver à tous les malheureux un père dans sa personne et un asile sous son noble toit.

Ce fut donc un concours immense de visites au château de